

Jean-Pierre MALRIEU*

La cohérence idéologique du discours¹ une méthode d'estimation

The Ideological Consistency of Discourse. A method of estimation

Abstract : This paper deals with semantic evaluative processes that depend on cultural systems of evaluation (ideologies). We claim that evaluative meaning effects create the ground for processes of interpretation which attempt to situate a discourse with respect to a set of ideologies. We distinguish between the evaluation of a discourse relative to an ideology, and the consistency of a discourse with an ideology. The evaluative meaning effects are modeled as an interaction of local evaluations of discourse parts. The aggregation of these interactions results in global dynamics, which can be interpreted as global evaluation. The consistency of the discourse with an ideology is then defined as the stability of evaluations relative to this dynamics, the whole characterizing the discourse within the scope of an ideological hypothesis.

INTRODUCTION

Malgré une longue tradition d'analyse des "attitudes"² par la Psychologie Sociale, les phénomènes évaluatifs sont aujourd'hui largement négligés par les recherches cognitives. On estime, sans doute avec raison, que l'état présent des connaissances ne permet pas de démêler l'écheveau des considérations objectives, des réactions émotionnelles et des expériences personnelles mobilisées lors de tout

* Institut Universitaire Européen, 50016 San Domenico di Fiesole, Italie et 27 rue de Ménilmontant 75020 Paris. e-mail: malrieu@ext.jussieu.fr.

¹ Je remercie Yves-Marie Visetti, à qui cet article doit beaucoup, tant au niveau technique qu'au niveau théorique.

² La notion "d'attitude", corrélat psychologique de la notion d'évaluation, fait référence à la disposition psychologique (évaluative) d'un acteur social vis-à-vis d'un objet, d'un phénomène, ou d'une représentation.

processus évaluatif. Quant aux sources culturelles qui conditionnent ces processus, à savoir, la langue, les représentations sociales et les idéologies, ce sont elles-mêmes des systèmes extrêmement complexes. On peut cependant, comme nous le faisons ici, former le projet d'étudier ce qu'il en est des processus évaluatifs au point de rencontre entre culture et subjectivité. On s'intéresse alors à ce qu'il reste des déterminants sociaux de l'évaluation au filtre de la subjectivité "ordinaire", et aux processus évaluatifs subjectifs en tant qu'ils dépendent d'ingrédients culturels.

Prenant le contre-pied de la plupart des travaux en Sciences Cognitives, nous ne cherchons pas à montrer comment les élaborations culturelles sont conditionnées par la nature de la cognition. Nous retenons seulement l'idée selon laquelle les formations discursives douées de capacités stratégiques (les idéologies, mais, plus généralement, les discours institutionnalisés sous une forme ou sous une autre) ont intérêt à prendre en compte la nature de la cognition si elles veulent pouvoir s'immiscer dans les esprits. Nous faisons l'hypothèse que parmi les ingrédients culturels les plus susceptibles de passer au travers du filtre de la subjectivité ordinaire se trouvent les *évaluations*. En outre, puisque la culture se transmet aux individus (et d'individu à individu) principalement par le biais du discours, il est raisonnable de penser que les processus évaluatifs – tels que nous les avons délimités – reposent sur des *effets de sens* évaluatifs, qui relèvent de la théorie sémantique.

Le but de cet article programmatique est de définir et de modéliser *l'évaluation* et la *cohérence idéologique* d'un énoncé (et plus généralement, d'un discours). L'évaluation d'un énoncé est l'évaluation de son contenu par une idéologie, tandis que la cohérence est l'évaluation du discours en tant que discours. L'évaluation est une appréciation, un positionnement du contenu sur les échelles bon/mauvais, plaisant/déplaisant, souhaitable/non-souhaitable, possible/ impossible (cette énumération n'est pas limitative). La cohérence, au sens le plus large que nous lui donnons, est une appréciation du degré de conformité du discours avec une idéologie, une indication de la capacité, voire de la volonté, de l'idéologie à faire sien ce discours. Il s'agit donc d'un positionnement de celui-ci sur les échelles vrai/faux³, convainquant/non-convainquant, compossible/incompossible. Dans cet article, nous étudierons seulement la cohérence du discours en tant que compossibilité de ses constituants. C'est en ce sens restreint que nous entendons donc le

³ Il s'agit là, bien entendu, non de la vérité "en soi", mais de la vérité "pour une idéologie". Cette remarque vaut pour les deux autres échelles.

terme "cohérence". Nous modélisons alors la cohérence idéologique comme la stabilité des évaluations des concepts à l'intérieur d'un réseau sémantique dynamique, caractéristique du discours et de l'idéologie.

Nous proposons de représenter les discours sous la forme de graphes dont les nœuds sont des parties du discours (mots, syntagmes ou propositions), et dont les liens sont les relations sémantiques existant entre elles (agent de, objet de, implique, etc.). Ces graphes sont ensuite transformés en des réseaux connexionnistes où les parties du discours échangent des évaluations au travers des canaux sémantiques. Cette transformation s'effectue en assignant aux liens des poids de connexion, qui représentent les influences évaluatives entre les unités du discours, et en assignant aux unités du discours une inertie et une valeur d'activation par défaut, représentant respectivement leur stabilité relative au sein d'un système idéologique et la "valeur" (degré de désirabilité, favorabilité) que leur attribue ce système idéologique. Il est alors possible, sous une hypothèse idéologique donnée, d'estimer la cohérence d'un discours comme une fonction de l'écart entre le vecteur des valeurs attribuées par défaut aux unités du discours, et celui sur lequel se stabilise la dynamique du réseau. Intuitivement, plus cet écart est grand, moins le discours est cohérent. En multipliant les hypothèses idéologiques, on peut espérer déterminer celle qui est "la plus proche" du discours comme étant celle qui le rend le plus cohérent.

I. COHERENCE IDEOLOGIQUE ET MODES INTERPRETATIFS

N'y a-t-il aucune contrainte sur le contenu sémantique d'un discours auquel son auteur espère donner une force illocutoire? L'auteur peut-il endosser un jour des valeurs et en changer le lendemain sans risquer sa crédibilité? Peut-il aller contre les discours dominants? Peut-il se passer de toute allégeance ou opposition à des discours pré-constitués? Nous croyons que non. Il nous semble au contraire que l'auteur doit, ou du moins, a tout à gagner à faire preuve d'une cohérence axiologique que nous appelons ici une cohérence idéologique.

Précisons cette notion. Considérons combien il serait inconfortable de ne pouvoir compter sur aucune forme de régularité, ni de relation entre les différents "composants du monde". Il serait extrêmement dérangeant par exemple, que les "bons" acteurs sociaux fassent plus de "mauvaises actions" que les "mauvais". Il y aurait de quoi être désorienté si toutes les "bonnes" politiques avaient de "mauvaises" conséquences, et si les phénomènes souhaitables entraînaient systématiquement des

conséquences néfastes. La cohérence du discours reflète le fait, mais surtout la volonté qu'il n'en aille pas ainsi⁴.

Parmi les systèmes discursifs, les idéologies sont ceux qui font preuve de la plus grande volonté de cohérence. Bien qu'il soit commun de répandre le bruit de la fin des idéologies, nous croyons que l'une des spécificités du savoir social est d'être "idéologiquement différencié". Le terme "idéologie" étant toutefois pris dans l'acception large de "système de justification du discours organisé autour d'un principe de légitimation" empruntée aux travaux de Boltansky et Thévenot. Selon ces auteurs, les discours sociaux se déploient selon plusieurs axes de justification (politiques, religieux, professionnels, etc.). Ils proposent donc de considérer les "mondes" de l'inspiration, de la tradition, du civisme, de l'industrie, du marché et de l'opinion (Boltansky & Thévenot 91). Afin de rester dans la ligne de cet article, nous n'entrerons pas dans le détail de ces "mondes". En accord avec la quasi totalité des travaux sociologiques, nous retiendrons simplement l'idée selon laquelle, plutôt que distribués uniformément dans l'espace des discours possibles, les discours sociaux sont distribués autour de discours typiques, qui sont en nombre fini et s'opposent les uns aux autres⁵. Un modèle du discours public devra donc comporter un nombre fini d'idéologies.

Une idéologie consiste en un système de valeurs, une théorie du monde, un ensemble de prescriptions, ou de plans, visant à changer ce monde dans le sens du bien, et, en général, une métathéorie des idéologies. Ces divers éléments sont fortement intégrés. Ainsi des valeurs irréalisables, fondées sur des considérations contrefactuelles, ou

⁴ Bien sûr, aucune représentation idéologique n'est parfaitement cohérente. La complexité de l'univers social dicte rapidement la modestie à toute représentation du monde. Cependant, lorsque le monde réel ne fonctionne pas selon les prédictions des peintures idéologiques, les idéologies créent des catégories spécifiques à l'usage des exceptions. "Effets pervers", "résultats contre-intuitifs", "paradoxes", "folies de jeunesse", sont quelques unes de ces catégories. Elles ont pour fonctions de circonscrire ou de minimiser l'incohérence d'une situation réelle avec un monde idéologique donné.

⁵ La plupart des théories sociologiques expliquent le caractère discret des discours globaux par la structure discrète de la réalité sociale: existence de classes sociales (Marx) ou d'institutions (Bourdieu). Foucault, lui, recherche dans la nature du discours lui-même les raisons de son caractère discontinu. Notre travail, qui revient à étudier la façon dont l'impératif de cohérence contraint l'espace des discours possibles, s'inspire surtout de ce dernier.

“idéologiques”⁶, n’ont pas de place dans une idéologie (cf. le sort que le marxisme fait aux valeurs idéalistes, ou que le postmodernisme fait aux valeurs de l’humanisme). Ce haut degré d’intégration justifie que l’on puisse se focaliser sur les valeurs seules pour caractériser une idéologie, et sur la compossibilité des valeurs pour estimer la cohérence idéologique d’un énoncé.

L’intuition qui guide notre recherche est que la cohérence du discours dépend de relations de compossibilité entre les évaluations des parties du discours. On peut aisément mettre à jour les formes les plus courantes de ce phénomène. Plaçons nous dans une idéologie quelle qu’elle soit, on peut avancer que :

- Un discours est cohérent si l’évaluation des acteurs dont il parle correspond à l’évaluation des actions ou des caractéristiques qu’il leur attribue (ex. les gens bien font des choses bien, et inversement).
- Un discours est cohérent si l’évaluation des acteurs dont il parle correspond à la cohérence des croyances et des déclarations qu’il leur attribue (ex. les gens biens croient et disent des choses cohérentes).
- Un discours est cohérent s’il rapporte des croyances et des déclarations qui sont cohérentes avec l’idéologie que le discours prête à ceux à qui il les attribue (ex. les gens croient en leur propre idéologie, et la véhiculent)⁷.
- Un discours est cohérent s’il recommande des actions dont l’évaluation est forte, et des croyances dont la cohérence est forte.

La tâche que nous nous sommes fixée est d’étendre ce genre de maximes au plus grand nombre de relations sémantiques, sans restrictions *a priori* sur le type des relations envisagées.

Si l’acteur social peut désirer donner de la cohérence aux discours qu’il produit, par exemple à des fins de persuasion, l’acteur est aussi le récepteur des discours d’autrui, et à ce titre, le second maître d’oeuvre de la cohérence. Nous distinguerons quatre niveaux d’interprétation des discours⁸, qui sont autant de variations autour des notions de “responsivité” (Bakhtine 1984, p. 174) et de “reconnaissance” (Bourdieu 1982).

⁶ Dans la plupart des idéologies, la métathéorie consiste à présenter sa propre idéologie comme vraie, et les autres idéologies comme “idéologiques” (en un sens péjoratif). L’exemple type de cette démarche est celui du marxisme.

⁷ On notera que cette maxime et la précédente sont, en quelque sorte, concurrentes. Nous revenons, dans la section 3, sur ce problème.

⁸ Il ne s’agit en aucun cas d’une liste exhaustive. Il existe de nombreux autres types d’interprétation.

1) La *responsivité passive* consiste à subir les effets d'évaluations. C'est ce qui arrive lorsque, sans que nous ayons un regard critique sur les discours qui nous sont tenus, nous adaptons lentement nos valeurs et nos croyances en fonction de leur contenu, sans nécessairement, d'ailleurs, en avoir conscience. Ainsi, si nous entendons fréquemment louer quelqu'un ou défendre une idée et que le doute ne nous effleure pas quant au bien fondé de ces louanges et de ces partis pris, nous avons tendance, sur le long terme, à y souscrire. Ce type d'interprétation ne met pas en oeuvre la notion de cohérence. L'interprétation passive est la source de l'intériorisation des "représentations sociales", qui se distinguent des représentations idéologiques par leur caractère d'évidence⁹.

2) La *responsivité active* consiste à confronter les valeurs véhiculées par un discours à nos propres valeurs. Si le discours est incohérent avec nos présupposés idéologiques, nous pouvons l'accepter tout en gardant, en notre for intérieur, un désaccord, ou, tout simplement, le rejeter. S'il est cohérent avec nos croyances normatives, nous le déclarons recevable. Ce type d'interprétation rend compte de "l'imperméabilité à l'information" que les psychologues sociaux décèlent dans la pensée "naïve" (Moscovici 1986). Elle rend aussi compte de ce que les sujets fortement engagés dans une idéologie (s'identifiant à un point de vue) tendent à sous estimer les différences entre les opinions qui diffèrent des leurs, et à amalgamer les univers idéologiques autres que le leur en privilégiant la dichotomie rejet/acceptation (Sherif 1973).

3) La *reconnaissance* consiste à positionner le discours dans l'espace polémique, comme relevant de telle ou telle idéologie. Cela suppose que l'on estime la cohérence d'un discours avec plusieurs idéologies, quitte à admettre, le cas échéant, qu'il ne se laisse cataloguer sous aucune des idéologies que nous connaissons. La fréquence de cette dernière situation peut nous conduire à réviser notre conception des idéologies. D'autre part, c'est la reconnaissance de la capacité d'un locuteur à tenir un discours cohérent qui lui confère une reconnaissance sociale, c'est-à-dire légitimité et capital symbolique. Ainsi, contrairement à ce que suggère Bourdieu, ce n'est pas seulement la capacité à manier *la langue* qui fonde l'autorité symbolique, mais la capacité à organiser *les contenus* d'un discours dominant.

4) La *reconnaissance réflexive* prend pour objet les mécanismes évaluatifs eux-mêmes. Elle consiste à fonder l'interprétation sociale sur la reconnaissance de formes idéologiques de haut niveau, telles que des modes de pensée ou des références implicites à des principes de justification complexes (ex. "le matérialisme" vs. "l'idéalisme").

Les interprétations de type 4 sont bien entendu les plus complexes. Elles requièrent que l'on définisse des "grammaires" du discours¹⁰ dont les catégories soient des catégories rhétoriques et sociologiques. Nous

⁹ Sur la distinction "représentations sociales"/"représentations idéologiques" dans l'école française de Psychologie Sociale, cf. (Doise 1990, p.153).

¹⁰ En fait, des procédures de reconnaissance des formes discursives, permettant d'identifier la synthèse d'un mode de raisonnement et d'un contenu.

limiterons l'étude de ce thème dans ces pages, et nous réduirons à sa forme minimale la définition formelle de l'interprétation sociologique. Nous nous concentrerons donc sur les trois premiers types d'interprétations, en tentant de modéliser les interprétations de type 2 et 3 comme des extensions des interprétations de type 1.

L'enjeu sociologique de cette construction est de rendre compte de l'une des difficultés récurrentes de la sociologie de l'idéologie. Il a été souvent remarqué en effet que les idéologies sont des systèmes structurés autour d'un petit nombre de principes (Shills 1967), et donc fortement intégrés. Pourtant, on s'accorde aussi pour dire que les idéologies peuvent "infiltrer" les discours les plus anodins, et que la seule utilisation d'un mot peut avoir des présupposés et des conséquences idéologiques (Perriaux & Varro 1991). Les chercheurs se sont souvent trouvés gênés lorsqu'il s'est agi d'associer au phénomène "idéologie" des attributs apparemment aussi incompatibles. Selon la modélisation que nous proposons, il s'agit là de deux manifestations d'un même phénomène, l'idéologie produisant tantôt des discours visant à susciter des interprétations de type 1 ou 2, et tantôt des discours visant à susciter des interprétations de type 3 ou 4. Le point commun des deux types de discours étant de produire des effets évaluatifs.

Les effets de sens évaluatifs supportent donc plusieurs modes interprétatifs. D'une part, ils sont le principal instrument de cette sorte de "veille distraite" qui caractérise si bien notre rapport aux messages sociaux qui ne s'adressent pas précisément à nous (communication médiée). Mais les effets évaluatifs sont aussi la matière des raccourcis interprétatifs par lesquels nous positionnons les messages dans l'espace idéologique. Enfin ils sont l'objet d'une visée réflexive inspirant une partie de la recherche sociologique proprement dite.

Comment expliquera-t-on, si les effets de sens évaluatifs sont si primordiaux, que si peu de travaux leur aient été consacrés ? L'explication, nous semble-t-il, est à chercher dans l'attention exclusive que les sociologues, lorsqu'ils se sont intéressés à la sémiotique, ont porté sur la Pragmatique. La théorie de l'action communicationnelle d'Habermas, par exemple, repose en partie sur la théorie des *speech acts* (Habermas 84). Concernée en priorité par les effets normatifs du langage, la sociologie n'a retenu des recherches sémiotiques que la notion de "force illocutoire". Cette focalisation exclusive sur la Pragmatique n'a pas permis de théoriser la contribution propre du discours à l'émergence des "visions du monde" et des "idéologies". Les arrière-plans idéologiques dépassant le contexte de la situation de communication proprement dite,

ils sont mal appréhendés par les théories pragmatiques. C'est ce constat qui amenait Bakhtine, dès 1929, à distinguer entre "horizon immédiat" (le contexte pragmatique) et "horizon élargi" d'une situation de communication :

«[l'accent appréciatif] indique qu'une signification objective donnée est entrée dans l'horizon des locuteurs, tant dans l'horizon immédiat que dans l'horizon élargi d'un groupe donné». (Bakhtine, 1977, p.150).

Nous nous attachons ici à formaliser cet "horizon élargi", dont Bakhtine précise qu'il n'est jamais seulement l'horizon d'un individu, mais toujours celui d'un groupe.

Au versant linguistique, l'absence de véritable écho de la notion d'évaluation s'explique par la rigidité de la dichotomie dénotation-connotation, et par les résistances de la plupart des sémanticiens à la prise en compte des sèmes afférents¹¹. Il faut pourtant noter une exception : les travaux, inspirés de Jakobson, consacrés aux phénomènes de marquage¹² (Andrews 1990). Quelle que soit la fécondité des recherches consacrées au marquage, force est de constater que le marquage n'est qu'un aspect très particulier des manifestations linguistiques et sémantiques des phénomènes évaluatifs.

La contribution majeure à la formalisation de la dimension sociale du sens est celle de la théorie de l'Argumentation dans la Langue (ADL). Nous en retenons bien des hypothèses, dont celles, fondamentales, de la gradualité sémantique, et du caractère non-informatif de l'argumentation.

¹¹ On trouvera, sur ce sujet, un résumé des prises de positions de plusieurs sémanticiens (Greimas, Courtés, Kiefer, le groupe Mu, Martin, Kerbrat) dans (Rastier 1987, p. 45).

¹² Au versant évaluatif, la théorie du marquage soutient qu'en général (cette règle souffre de nombreuses exceptions), le langage témoigne, par ses formes et ses emplois, de la primauté de l'évaluation positive sur l'évaluation négative. Ce qui se traduit par :

— le fait que les morphèmes négativement évalués soient "marqués" (dérivés du morphème positivement évalué par une "marque"). Par exemple "mal-heureux", dérivé de "heureux"

— le fait que les emplois non évaluatifs (supposés *more basic* ou prototypiques) soient réservés aux morphèmes qui sont aussi susceptibles d'emplois positivement évalués. Selon l'exemple, lui-même prototypique, donné dans la littérature anglo-saxonne: "How tall is Harry?" ne suggère rien quant à la taille de Harry, au contraire de "How short is Harry?".

Notons que les causes sociales de ces emplois ne sont pas étudiées (normes de politesse), et que la "primauté du positif" admet des exceptions importantes (par exemple l'*in-nocence*).

Une raison principale nous conduit cependant à introduire une modélisation différente : en choisissant de formaliser le savoir social sous la forme de topoi, ADL a fait un choix qui limite ses capacités expressives. Ainsi Marion Carel a-t-elle clairement montré les difficultés que rencontrait ADL pour rendre compte de connecteurs tels que *trop* à l'aide de la seule notion de topos (Carel 1995). Sans nous engager dans la discussion des solutions qu'elle propose pour y remédier, notons que les problèmes posés par le connecteur *trop* sont simplement l'indice de difficultés beaucoup plus générales, à savoir, le fait que les topoi ne permettent pas de décrire simplement la comparaison avec un standard ou une norme.

Il existe en effet, parmi les normes attachées à un rôle social, des prescriptions qui requièrent des individus un comportement donné, et sanctionnent toute déviation, soit par excès, soit par défaut par rapport à cette attente. Formaliser de nombreuses obligations de l'action sociale, telle que la neutralité ou la modération, nécessite de structurer les échelles argumentatives (origine, seuils, régions). Un des objectifs principaux de cet article est de proposer des dynamiques interprétatives différentes pour les évaluations fondées sur la comparaison avec une norme et les évaluations qui n'y ont pas recours.

II. LA NATURE DE L'EVALUATION

Nous ne contesterons pas que les jugements de valeur soient des phénomènes hybrides. Au niveau psychologique, il associent souvent une dimension affective et émotionnelle aux considérations objectives. En outre, les jugements de valeur peuvent s'effectuer selon plusieurs axes d'évaluation, telles que l'efficacité, la justice, la moralité, la vérité, l'opinion, la beauté, etc. Cependant, une des caractéristiques les plus frappantes des discours sociaux est qu'ils permettent la combinaison presque systématique de ces axes. Les discours ordinaires sont rarement exempts d'un certain flou quant aux principes qui président aux jugements de valeur. Les Sciences Cognitives n'ont de cesse de clarifier et de distinguer les différents axes (Ortony & al. 1988). Mais, comme s'ils s'ingéniaient à réduire à néant leurs efforts, les discours sociaux mélangent constamment les différents registres. La sociologie, et toute approche sociologique de la sémantique, au lieu de rétablir un ordre artificiel, devraient plutôt s'intéresser aux raisons de ce désordre savamment entretenu, et prendre pour objet d'étude les confusions que le discours introduit délibérément en son sein.

Nous quantifierons l'évaluation par un nombre réel. Notons que cette stratégie n'est pas sans fondements empiriques, et que les analyses dimensionnelles menées dans le cadre d'études du jugement social témoignent systématiquement de l'existence d'un facteur évaluatif contribuant massivement à la structuration des données (Beauvois & Deschamp 1990, p.7). Néanmoins, peu de disciplines ont eu recours à une hypothèse aussi forte, et la multiplicité des dimensions d'évaluation est plutôt de règle. Par exemple, dans de récents développements de ADL, Raccach introduit la notion de "principes de valuation" qui seraient les conséquents des topoi primitifs (Raccach 1993). Dans l'esprit de cet auteur, ces principes évaluatifs restent liés aux champs topiques auxquels ils appartiennent. Nous suivrons cet auteur dans cette voie, et considérerons que, bien qu'il existe un axe évaluatif universel, une évaluation est toujours l'évaluation de quelque chose, dans un rôle donné, dans un contexte donné. Ainsi, par exemple, il faut distinguer l'évaluation de "la France" en tant que puissance économique, de l'évaluation de "la France" comme équipe de football.

Que faire, cependant, des nombreux cas où il y a conflit entre deux types d'évaluations, par exemple, lorsqu'une idée est vraie, mais qu'elle peut avoir des conséquences dangereuses, ou lorsqu'un projet est éthiquement parfait, mais irréalisable? Pour traiter ce genre de cas, il semble qu'il faille doter l'évaluation d'une structure polysémique, et donc envisager des quantifications à l'intérieur d'un espace à plusieurs dimensions. Cette solution est la plus naturelle. Il est cependant possible de justifier la stratégie réductrice que nous adoptons ici en rappelant la distinction, formulée au début de cette article, entre processus évaluatifs cognitifs et processus évaluatifs sémantiques. Telle est en effet la nature de l'argumentation dans la langue que l'on n'y trouve que rarement des évaluations conflictuelles auxquelles ne sont pas associés des marqueurs linguistiques (la plupart du temps, des connecteurs) permettant une gestion argumentative de ce conflit. En d'autres termes, du point de vue évaluatif, le discours dit rarement deux choses à la fois en une même expression simple. Il préfère distribuer les évaluations contradictoires en différents mots ou expressions du discours, et les articuler. C'est aussi, croyons nous, l'intuition de Marion Carel lorsqu'elle découvre, dans "l'argumentation interne" des prédicats, une "positivité" ou une "négativité" profonde (relevant du système de la langue) qui ne peuvent cohabiter (Carel 95). Ainsi donc, si l'on avait en projet l'édification d'un modèle du raisonnement évaluatif, il faudrait bien entendu prendre en compte l'évaluation dans toute sa complexité. Si, au contraire, on a le projet de modéliser les processus évaluatifs guidés par le discours, on peut profiter des contraintes imposées par la langue ; alors, la

quantification de l'évaluation par un nombre réel devient une approximation souvent satisfaisante.

Comme l'a bien noté Bakhtine, il n'y a jamais d'évaluation hors contexte. Il faut pourtant distinguer entre plusieurs sortes de contextes : linguistique (syntaxe et connecteurs discursifs), sémantique (rôles sémantiques et relations d'isotopie), pragmatique, et enfin, le contexte appréciatif de l'expression, c'est-à-dire l'horizon idéologique à l'intérieur duquel prend sens son énonciation.

Selon nous, le contexte idéologique est un système visant à normaliser les processus interprétatifs. Rappelons que pour Rastier, un concept (au sens de L'IA) est un sémème construit dont la définition est stabilisée par les normes d'une discipline, de telle façon que ses occurrences soient identiques à son type (Rastier 91, p. 126). Cette définition est particulièrement éclairante pour notre propos, dans la mesure où les idéologies peuvent être considérées comme les équivalents des disciplines dont parle Rastier. En effet, en rigidifiant les valeurs (au sens sociologique du terme), les idéologies tendent à empêcher que les évaluations des concepts varient au gré des contextes discursifs. La définition de Rastier peut donc être amendée comme suit.

Un concept est un sémème construit, dont la définition est stabilisée par une idéologie de telle façon que l'évaluation de ses occurrences soit strictement conforme à l'évaluation de son type dans un rôle donné au sein d'un contexte prédicatif donné.

Par "contexte prédicatif", nous entendons l'ensemble des rôles sémantiques susceptibles de participer à la définition d'un prédicat. Ainsi, par exemple, le contexte prédicatif d'une action sociale consiste en un agent, un objet, un patient, un but, un résultat, des moyens, une manière etc. Le type et le rôle sémantique tenus dans un contexte prédicatif constituent un contexte sémantique restreint, ou modélisé¹³. Une

¹³ Cela nous semble être le lot de toute théorie sémantique : prédire, à l'aide de significations "en contexte modélisé", c'est-à-dire de significations résultant d'interactions relativement locales, les significations "en contexte linguistique", c'est-à-dire résultant d'interactions sémantiques moins locales. L'extension du contexte modélisé est objet de débats. Pour chaque état d'une théorie sémantique, il est facile, en apportant des cas dont l'interprétation est malaisée à partir des significations en contexte couramment modélisé, de réclamer une croissance du contexte modélisé. Il faut cependant prendre en compte un autre aspect de la démarche, à savoir qu'une "bonne" théorie sémantique est une théorie qui maintient un écart entre ce qu'elle présuppose et ce qu'elle prédit. Cet article étant de nature programmatique, nous

idéologie guide l'interprétation contextuelle en spécifiant, pour les expressions simples du discours, une évaluation en contexte restreint, que nous appellerons ici l'*évaluation par défaut* d'une expression. Les mots, les expressions figées, les formulations standard (par. ex. "la baisse tendancielle du taux de profit") ont une évaluation par défaut. Les discours typiques (par ex. "trop d'impôt tue l'impôt") peuvent eux aussi avoir une évaluation par défaut (cependant il s'agit alors d'une cohérence par défaut). Mobilisées dans un discours, ces évaluations sont modifiées par le processus interprétatif, de telle sorte que les expressions acquièrent une *évaluation contextuelle* à partir des évaluations par défaut.

Tant l'évaluation par défaut que l'évaluation contextuelle sont associées au contenu des expressions. Dans le cas des mots de la langue, ces évaluations ne sont elles pas, tout simplement, une partie des signifiés linguistiques? Il est d'usage, en effet, en sémantique différentielle, d'utiliser des sèmes évaluatifs, tels que /euphorique/, ou bien même d'utiliser l'expression "isotopie évaluative" (Rastier 1987, p. 35 et 75). Nous avons pourtant quelques réticences à considérer l'évaluation comme le résultat de l'activation de sèmes évaluatifs. La première de ces réticences tient au fait que l'évaluation attachée au signifié de certaines expressions (les noms propres, et plus généralement, les expressions dites "référentes") ne dépend ni du système de la langue proprement dit, ni d'aucun sociolecte, mais de connaissances ponctuelles concernant le référent des expressions.¹⁴

La seconde réticence concerne l'évaluation d'expressions, telles que "le communisme", dont l'évaluation varie d'une idéologie à l'autre. Certains auteurs ont insisté sur le fait que la sémantique saussurienne ne pouvait rendre compte de ce type de phénomènes¹⁵. Nous laissons aux défenseurs

insistons sur l'aspect "local" des contextes modélisés, quitte à nous rendre, par la suite, aux arguments qui motivent des contextes modélisés plus exhaustifs.

¹⁴ Même si les effets de sens décrits dans cet article ne dépendent pas de connaissances ponctuelles (nous avons éliminé le niveau "factuel" des idéologies), l'existence de dépendances des effets de sens par rapport aux connaissances ponctuelles concernant des référents nous suggère de ne pas définir l'évaluation comme relevant d'une sémantique purement linguistique.

¹⁵ Ainsi Eagleton a-t-il pu affirmer : «Language cannot be, for Saussure, as it is for Volosinov and Bakhtine, a terrain of ideological struggle. Such a recognition would involve, precisely, the displacement and rearticulation of formal linguistic difference at the level of other theoretical practices. If the dictionary informs us that the opposite of capitalism is totalitarianism, we will need more than the *Course of General Linguistics* to illuminate that particular diacritical formulation. » (Eagleton, 1980, p. 165).

de la sémantique différentielle le soin de répondre à ces critiques, et, nous contentant de noter l'existence de difficultés pour le moins sérieuses, nous suivrons ici une autre voie. Nous inspirant de la sémantique des mondes possibles de Kripke, nous dirons que l'évaluation d'une expression linguistique est indexée à une pluralité de mondes en conflit, représentant les discours socialement dominants, qui luttent pour la suprématie à l'intérieur de l'espace public. Ces mondes alternatifs ne sont pas des modèles abstraits, fruits de la théorie sémantique, mais les conceptions idéologiques du monde, productions intellectuelles historiques concernant le fait social.

Que notre référence à Kripke n'induisse pas le lecteur à croire que nous adoptons une perspective dénotationnelle. L'évaluation des expressions linguistiques est si étroitement liée à la langue qu'il semble illusoire d'en faire une propriété des référents de la langue.

III. ÉVALUATION ET COHERENCE

Nous avons déjà indiqué que la sémantique évaluative est une sémantique du discours et que même au niveau de la phrase, elle se fonde sur des molécules de sens que nous avons appelées des contextes restreints, et dont la nature, loin d'être seulement syntaxique, est sémantique. Supposons pourtant dans cette section, et à seule fin de faciliter temporairement l'exposition, que les effets de sens évaluatifs soient totalement guidés par la syntaxe.

La sémantique évaluative proposée ici n'est pas à proprement parler une sémantique compositionnelle, mais une sémantique fondée sur la modification contextuelle. Des travaux récents sur la grammaire syntagmatique guidée par les têtes (HPSG) ont insisté sur le fait qu'à l'intérieur de toute expression correspondant à une catégorie syntaxique donnée, les composants peuvent se hiérarchiser, et que l'on peut extraire de tout syntagme une tête lexicale (Pollard & Sag 1994). Ces développements suggèrent que l'on peut traiter le sens d'un syntagme comme le sens que prend sa tête syntaxique dans le contexte de ce syntagme. Sous l'influence du contexte syntaxique, l'évaluation de la tête du syntagme résume en quelque sorte l'évaluation du syntagme tout entier.

Admettons donc que nous disposions d'un langage pourvu d'une grammaire non contextuelle guidée par les têtes. Notons *tête(e)* et *fil(s)(e)*

Sur les limites de la définition de la "valeur" par Saussure et, plus généralement, sur l'évolution historique du paradigme différentiel, cf. (Rastier & al., 94, p. 33).

les fonctions qui à toute expression e font correspondre sa tête syntaxique, et la liste de ses fils syntaxiques. Notons $[e]_I$ l'évaluation par défaut de l'expression e sous l'hypothèse idéologique I . Nous poserons, dans les cas où $[e]_I$ n'est pas définie dans I , $[e]_I = [tête(e)]_I$. Notons $[[e]]_I$ l'évaluation contextuelle de e . Nous définissons l'évaluation contextuelle d'une expression comme l'évaluation finale de sa tête syntaxique au terme du processus de modification contextuelle. Nous notons le processus de modification contextuelle par l'opérateur “ \pm ” (lire “modifié par”). Admettons que l'évaluation d'une liste soit la liste des évaluations de ses membres. L'évaluation contextuelle peut alors être définie de manière récursive par

$$[[e]]_I = [tête(e)]_I \pm [[fils(e)]]_I$$

Notons que l'évaluation contextuelle est bien définie, car après un certain nombre de récursions, on tombe nécessairement sur des expressions dont l'évaluation par défaut est définie dans l'idéologie en question. Dans les sections suivantes, nous généraliserons l'opérateur “ \pm ” afin de permettre une modification contextuelle réciproque de la tête et des fils d'un syntagme.

Nous avons esquissé une sémantique évaluative fondée sur la modification contextuelle et guidée par la syntaxe. Intéressons nous à présent à la cohérence des énoncés. Insistons tout d'abord sur le fait que la distinction entre cohérence et évaluation n'est pas si simple qu'il y paraît de prime abord. D'une part, comme nous l'avons indiqué, la cohérence est elle-même un type d'évaluation spécifique au discours en tant que discours. D'autre part, on pourrait alléguer que dans l'évaluation du contenu du discours il entre une part de cohérence. En effet, il est vrai que l'évaluation intrinsèque d'un phénomène par une idéologie se double d'une évaluation traduisant les services que ce phénomène peut rendre à l'idéologie, et en particulier, le “service” de s'y intégrer en tant que matériau discursif. Ainsi, on peut arguer qu'il n'y a jamais de “contenu du discours” *stricto sensu*, et que la capacité de prendre part au discours en tant que contenu est une qualité du contenu lui-même.

Une telle approche aurait le mérite de rabattre totalement la notion de cohérence sur la notion d'évaluation. En particulier, les idéologies ne tiendraient jamais que des discours dont le contenu est “en un certain sens”, bien évalué. Or il s'agit là d'une donnée relativement intuitive. Par exemple il est vrai que “l'augmentation du chômage” est intrinsèquement (c'est-à-dire abstraction faite des usages stratégiques que l'on peut en faire) un contenu mal évalué. Cependant, pour une idéologie d'opposition

susceptible de rendre le pouvoir responsable de cette augmentation, il s'agit là aussi d'un contenu qui est extrinsèquement (en tant que matériau discursif susceptible de nuire au pouvoir) bien évalué. L'identité entre l'évaluation au sens large et la cohérence est donc une donnée relativement intuitive¹⁶.

Pour rendre opératoire cette intuition, il faudrait être en mesure de gérer des évaluations globales incorporant "l'utilité" discursive des contenus. Bien que nous saisissons tout le bénéfice que l'on pourrait tirer d'un tel dispositif, nous ne voyons pas, à ce stade de notre réflexion, ce que ce dispositif pourrait être... Car si l'on peut espérer se faire une idée *a priori* des évaluations intrinsèques du contenu selon une idéologie, il semble beaucoup plus ardu de préjuger des stratégies discursives possibles d'une idéologie. Il nous paraît donc plus simple de maintenir ouverte une distinction claire entre évaluation et cohérence. Certes il s'agit là d'une reconstruction théorique discutable, qui repose sur la distinction, elle-même discutable, entre contenu et discours. Mais il nous semble que toute sémantique qui se veut opératoire doit en passer par ce genre de distinction. En conséquence, nous n'admettons pas de relation immédiate entre évaluation du contenu et cohérence d'un énoncé, et nous garderons au terme "évaluation" le sens d'une "évaluation intrinsèque".

Considérons à présent la phrase "Le gouvernement croit que la hausse des salaires favorise l'inflation". Ni l'évaluation ni la cohérence de cet énoncé ne dépendent de l'évaluation intrinsèque de "la hausse des salaires favorise l'inflation". Il s'agit là de l'équivalent, en sémantique évaluative, d'un phénomène classique d'opacité résultant de l'emploi d'un verbe épistémique¹⁷.

L'évaluation de cet acte de croyance dépend, en premier lieu, de la *cohérence* de la croyance en question, et dans certains contextes spécifiques, de l'évaluation de cette croyance. Admettons que cette

¹⁶ Nous avons pris garde d'employer les expressions "évaluation intrinsèque" et "évaluation extrinsèque" à propos des "phénomènes", c'est-à-dire des contenus "référentiels". Il est clair, en effet, que la distinction ne s'applique pas aux contenus "notionnels", ou "intentionnels". Pour ces derniers, et plus précisément pour les "valeurs" (par exemple, "la liberté"), il est très difficile de distinguer entre ce qu'ils sont, ce à quoi ils se réfèrent, et leurs emplois possibles dans le discours.

¹⁷ En sémantique évaluative, les verbes intentionnels ne sont pas nécessairement "opaques". Tous les verbes intentionnels qui "engagent" leur sujet par rapport aux actions ou aux états de choses visés (souhaiter, vouloir, falloir, devoir, etc.) ne sont donc pas opaques. Par contre, les verbes "épistémiques" (croire, penser etc.) et les verbes exprimant des actes de langage (parler, écrire, etc.) sont, eux, opaques.

croissance soit incompatible avec la haute opinion que l'idéologie se fait de la hausse des salaires, et donc incohérente. En l'absence de contexte, on évaluera négativement le fait qu'existe cette croyance incohérente. Cependant, il existe de nombreuses exceptions à cette règle. Admettons que le gouvernement soit mal vu par cette idéologie. Elle peut alors se réjouir de cette "incohérence" (par exemple si elle considère que cette erreur va, à terme, desservir le gouvernement). Dès lors, l'acte de croyance peut être positivement évalué. Nous insistons sur le fait qu'en l'absence d'un contexte spécifique, la première interprétation l'emportera certainement. Pour imposer la seconde interprétation de l'acte de croyance il faudrait tenir des discours tels que :

- a) Heureusement pour nous, le gouvernement croit que la hausse des salaires favorise l'inflation.
- b) Le gouvernement croit que la hausse des salaires favorise l'inflation. Cela lui coûtera cher.

Dans ces contextes, l'évaluation de la croyance entre aussi en ligne de compte pour déterminer l'évaluation de l'acte de croyance.

Intuitivement, nous serions tenté de dire que la *cohérence* d'un discours rapportant un acte de croyance (acteur + proposition) avec une idéologie I_1 dépend de la cohérence de la croyance avec l'idée que l'idéologie I_1 se fait d'une idéologie I_2 , que I_1 prête à l'acteur. Par exemple, la cohérence du discours "Georges Marchais croit que P " avec l'idéologie libérale (I_1) dépend de la cohérence de P avec l'idée que l'idéologie libérale se fait de l'idéologie qu'elle prête à Marchais, à savoir, le communisme (I_2). Bien que rien ne s'y oppose, la mise en oeuvre d'une telle approche ne sera pas entreprise ici, car nous voudrions présenter une stratégie plus simple, qui permet d'évaluer la cohérence d'un discours rapportant un acte de croyance alors même que l'on ne connaît pas l'appartenance idéologique de l'acteur, mais seulement son évaluation dans l'idéologie supposée. Conformément à cette sorte "d'approximation", on peut avancer que la cohérence d'un discours rapportant un acte de croyance dépend de l'adéquation entre l'évaluation de l'acteur et la cohérence de sa croyance. Résumons les différents cas, avec leurs résultats les plus probables, sous la forme d'une table.

| | | Cohérence de la croyance | | | |
|------------------------|---|--------------------------|--------|---|---|
| | | + | - | + | - |
| Évaluation de l'acteur | + | + | - | + | - |
| | - | + ou - | + ou - | - | + |

Ainsi, tant en ce qui concerne l'évaluation qu'en ce qui concerne la cohérence du discours, la prise en compte de la cohérence permet en général de lever l'opacité. Par analogie avec les notations de la logique intensionnelle, nous noterons \hat{e} l'expression qui désigne e en tant qu'expression. Puisque la cohérence d'une expression e avec une idéologie I est l'évaluation de l'expression en tant qu'expression, on la notera $[[\hat{e}]]_I$. On peut alors formuler une autre règle de l'évaluation contextuelle.

Soit une expression e telle que

- (i) $tête(e)$ est un verbe intentionnel opaque
- (ii) $fil(s)(e) = \langle e_1, \dots, e_n \rangle$ et e_1 est la subordonnée complétive de $tête(e)$

alors

$$[[e]]_I = [tête(e)]_I \pm \langle [[\hat{e}_1]]_I, [[\hat{e}_2]]_I, \dots, [[\hat{e}_n]]_I \rangle$$

Dans la suite de cet article, nous nous attachons à donner un contenu à l'opérateur " \pm " et à l'évaluation des expressions formées par l'opérateur intensionnel. Comme nous ne croyons pas que les effets évaluatifs sont totalement guidés par la syntaxe, et qu'en outre nous avons en vue une sémantique du discours et non pas simplement de la phrase, nous abandonnons dès la prochaine section, toute référence directe à la syntaxe, pour nous consacrer au discours.¹⁸

IV. LES GRAPHES SEMANTIQUES

Un type de réseaux sémantiques inspiré des Graphes Conceptuels de Sowa sera utilisé pour représenter les énoncés (Sowa 84). Les graphes

¹⁸ Nous ne tenterons pas de définir le discours en tant que tel. Néanmoins les méthodes de représentation que nous proposons dans la section suivante recèlent une théorie implicite sur la nature du discours, à savoir, que le discours est une suite de structures prédicatives reliées entre elles (par des connecteurs, mais aussi par des primitives relationnelles rhétoriques (Mann & Thompson 87)), et dont les éléments sont susceptibles de figurer dans plusieurs structures prédicatives à la fois. Cette précision faite, ce que nous avons dit de l'évaluation et de la cohérence dans le cadre de la phrase reste valable dans le cadre du discours, à cette nuance près: comme le contenu d'un discours, à la différence du contenu d'une proposition, n'est pas nécessairement unique, on ne peut parler de l'évaluation d'un discours. On doit parler *des* évaluations de *ses* contenus. Nous proposons ci-dessous une méthode d'évaluation de la cohérence qui agrège ces évaluations.

conceptuels peuvent être traduits en logique des prédicats. Ce n'est pas le cas des Graphes Sémantiques (GS) utilisés ici, la validité sémantique de ces derniers étant garantie par leur proximité avec le langage naturel, dont ils éliminent toutefois la plupart des ambiguïtés de construction en précisant la nature des relations qui existent entre les parties d'un énoncé.

Dans la suite de cet article, nous utiliserons un court texte pour illustrer les méthodes que nous proposons. Nous l'avons écrit dans le but de concentrer la plupart des difficultés linguistiques que peut rencontrer une sémantique interprétative : négation, quantification universelle, négation portant sur une quantification universelle, recommandations, acte d'expression, interrogation, interrogation rhétorique, suppositions, adverbes, connecteurs, modificateurs déréalisants, et modalités. Nous espérons que le texte reste "cohérent" au sens traditionnel du terme.

Selon le Premier ministre, la France méritait une politique sociale généreuse. Mais le gouvernement n'a pas aidé ceux qui avaient besoin de soutien. Ce sont les associations, et non le gouvernement, qui ont systématiquement pris soin des sans domicile. L'État ne peut résoudre tous les problèmes sociaux, mais il doit intervenir, car il possède des moyens efficaces. Si le premier ministre faisait son devoir, les pauvres souffriraient moins. Quand donc abandonnera-t-il son égoïsme?

La transcription de ce texte en Graphes Sémantiques est donnée dans la figure 1. Le lecteur familier des graphes conceptuels de Sowa sera sans doute surpris par les étiquettes. Nous avons choisi ces labels de manière à être au plus près de la langue. Ce faisant, notre but est d'améliorer la lisibilité des graphes, et de faciliter les opérations de représentation. Nous retenons pourtant l'idée de "types" se dissimulant derrière les étiquettes. Les types ne sont pas nécessairement choisis parmi le lexique d'une langue, mais peuvent être choisis parmi les expressions de la langue.

Il n'est pas utile de détailler ici le type de représentation utilisée. L'idée fondamentale est bien sûr de faire figurer toute l'information sémantique nécessaire au raisonnement évaluatif, et de trancher toute ambiguïté sémantique ayant des conséquences sur celui-ci. Nous faisons figurer, soit à l'intérieur de boîtes de concepts, soit sous la forme de relations, tous les mots du discours. Nous rétablissons ensuite sous la forme de primitives relationnelles les relations sémantiques existant entre les parties du discours. Certaines notations assurent en outre le pouvoir expressif des représentations :

- La négation est appliquée de manière locale, directement sur les liens ou sur les concepts. Sa portée est indiquée par la typographie italique.

- La portée des quantificateurs est indiquée par la typographie en gras. De la même manière qu'en français et dans beaucoup de langues, lorsqu'un quantificateur est sous la portée d'une négation, alors la négation porte sur le quantificateur lui-même.
- Les modalités (réel, irréel, potentiel), sont rendues par des boîtes de concept en trait plein, en pointillés, en pointillés épais. La contribution de chaque relation à la valeur modale d'un concept (réalise, irréalise, possibilise) est indiquée de la même manière, par un ovale de relation en trait plein, en pointillé, en pointillés épais ; reprenant le terme "aspectualisation" utilisé pour décrire les réseaux sémantiques (Wilensky 91), nous appelons cette "décomposition" des modalités en un faisceau de "facteurs modaux", une "aspectualisation modale".
- Les interrogations sont rendues par le marqueur "?" à l'intérieur des boîtes de concept. La place du point d'interrogation distingue les interrogations partielles des interrogations globales ; les modalités permettent de distinguer les interrogations rhétoriques des interrogations vraies.
- Les contenus des actes d'expression et des actes épistémiques rapportés sont enclos dans des graphes enchâssés.

Le lecteur trouvera ci-dessous l'illustration de ces principes. Pour ce qui est des opérations "logiques" auxquelles se prête ce type de représentation, nous renvoyons le lecteur à un précédent travail (Malrieu 94).

Notre souci premier, dans la définition de ces modes de représentation, a été de rester au plus près de la langue. Nous voulions aussi limiter autant que possible l'usage des contextes enchâssés. Notre objectif, en limitant le nombre des graphes enchâssés, est d'obtenir des graphes possédant peu de niveaux de profondeur. L'intérêt technique de ces graphes "plats" est d'accroître la connexité et d'éviter la redondance de l'information en n'ayant pas à faire figurer un même concept à différents niveaux.

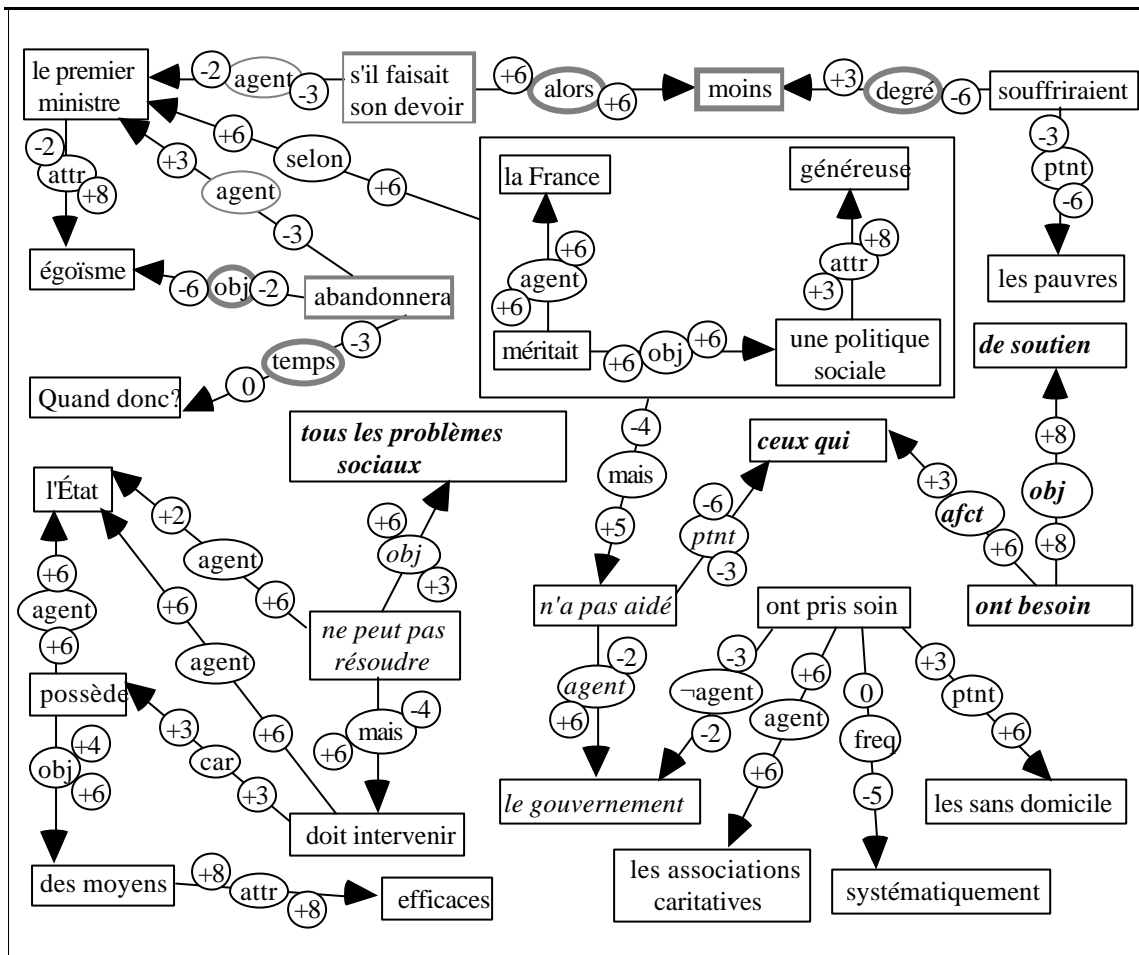


Figure 1. Un exemple de graphe sémantique dynamique. Le long de chaque flèche, la première pondération est celle "dans le sens de la flèche", la seconde celle "dans le sens opposé".

Éviter les graphes enchâssés n'est pas seulement une stratégie commode. C'est aussi, en bien des occasions, la seule satisfaisante. Ainsi, les connecteurs tels que "mais" et "pourtant" ne sont pas, du point de vue évaluatif véritablement propositionnels. La plupart du temps, ils associent ou contrastent des évaluations d'énoncés et non pas des cohérences d'énoncé (cf., dans notre exemple, une exception, sous la forme d'un cas mixte). Les connecteurs logiques "et", "ou", et "implique", suivant les contextes, coordonnent tantôt des évaluations, tantôt des cohérences. Nous laissons au lecteur le soin de se convaincre que, sauf emplois particuliers visant les relations entre énoncés eux mêmes, dans les constructions de forme "si ... alors", le "alors" articule des évaluations, et non des cohérences. Enfin, éviter les graphes enchâssés permet de faire porter un connecteur directement sur une partie de proposition qui n'en est pas la tête syntaxique (dans notre exemple, le modificateur déréalisant [MOINS]). Cette souplesse de focalisation est utile pour la représentation du comportement de nombreux connecteurs.

V. LES GRAPHES SEMANTIQUES DYNAMIQUES

L'idée générale de notre travail est la suivante : supposons que les dynamiques interprétatives d'un énoncé soient des dynamiques de gradient d'une fonction de cohérence qui associe à chaque évaluation locale de l'énoncé (correspondant aux évaluations par défaut prescrites par une idéologie pour chaque constituant de l'énoncé) une valeur globale de cohérence. Les maxima locaux de cette fonction correspondent chacun à une interprétation idéologique possible de l'énoncé.

En pratique, on ne dispose pas de cette fonction de cohérence, et en l'absence d'un processus d'apprentissage capable de la construire automatiquement sous la forme d'une certaine répartition des poids dans un réseau connexionniste, on en est réduit à spécifier des comportements locaux dont on espère que l'agrégation résulte en augmentation de la cohérence. Il ne nous a pas été possible de résoudre ce problème, car nous n'avons pu définir des interactions locales qui soient en même temps sémantiquement intuitives et dont la dynamique globale soit une dynamique de gradient d'une fonction de cohérence. Ainsi les dynamiques d'interaction locale que nous mettons en oeuvre ci-dessous s'apparentent plutôt au calcul d'une évaluation globale de l'énoncé qu'à des dynamiques d'ajustement aux contraintes de la cohérence. La dynamique modifie les évaluations locales pour les ajuster à leurs processus de composition.

Que devient, dans ce cadre, la cohérence avec une idéologie ? On la comprend alors comme le caractère plus ou moins stable des évaluations

par défaut spécifiées par l'idéologie. On peut la définir de différentes manières. On peut, par exemple, en faire une fonction du champ au point initial de la dynamique ; on peut aussi en faire une fonction du champ à un point spécifique de la trajectoire (par exemple, au point où la norme de ce champ est maximale) ; on peut enfin, comme nous le ferons ici par souci de simplicité, la définir comme une fonction de l'écart entre le vecteur initial et le vecteur où se stabilise la dynamique.

En conséquence, l'équilibre obtenu par la stabilisation du système dynamique ne distingue pas certaines occurrences parmi les autres, comme c'est le cas dans les réseaux de type "winner takes all" ou compétitifs. Les Graphes Sémantiques Dynamiques diffèrent donc des réseaux neuronaux initialement utilisés pour la perception lexicale (Rumelhart & McClelland 86), la désambiguation (Kintsch 91), l'analyse sémantico-syntaxique (Waltz & Pollack 85). Cet équilibre ne correspond pas non plus à un attracteur que le système aurait préalablement "appris" comme dans des travaux récents sur le sens de certains adverbes (Victorri & Fuchs 92). Dans cet article, les équilibres atteints par les graphes sémantiques dynamiques ne sont pas signifiants en tant que tels. Nous nous intéressons seulement à la distance entre l'état d'équilibre et l'état initial.

Parce que nous ne disposons pas de processus d'apprentissage, les réseaux que nous considérons ne comportent pas d'unités cachées. Cela restreint fortement la classe des dynamiques. Cependant, nous montrons ci-dessous que les configurations possibles résultant des différentes combinaisons des signes et des valeurs relatives des poids de connexion produisent des dynamiques binaires variées et expressives.

Enfin, à la différence de certains réseaux sans unités cachées dans lesquels la fixation des poids est automatique à défaut d'être algorithmique, dans notre modèle, la fixation des poids est faite entièrement à la main. Pour fixer un poids, on se pose la question suivante : toutes évaluations autres que celles des deux unités connectées étant égales par ailleurs, dans ce contexte prédicatif, quelle est la nature de l'interaction binaire ? La réponse à cette question permet de déterminer les signes et la valeur relative des deux pondérations. Pour raffiner cette valeur, on procède par comparaison avec les valeurs déjà attribuées. L'hypothèse sous-jacente à cette démarche est que, dans un contexte donné, il y a un type donné d'interdépendance binaire entre deux unités du discours. La fixation d'un poids est donc un processus contextuel, qui prend en compte, au minimum, le contexte prédicatif dans lequel la relation s'insère.

Avant d'entrer dans le détail technique des dynamiques considérées, nous voudrions en donner une justification en termes de "transferts d'évaluation". Même si l'expression peut sembler inusuelle, la notion, elle, n'est pas neuve. En particulier, les transferts de l'acte sur la personne et de la personne sur l'acte ont été étudiés par la théorie de l'argumentation (Plantin 91, p. 254-260).

Considérons la phrase "Le gouvernement n'a pas aidé ceux qui avaient besoin de soutien". [*LE GOUVERNEMENT*] sera d'autant plus mal évalué que [*N'A PAS AIDÉ*] est mal évalué. L'influence inverse est moins claire. Soit l'idéologie supposée considère que le gouvernement a une obligation en la matière, et donc [*N'A PAS AIDÉ*] sera d'autant plus mal évalué que l'idéologie estime cette attitude indigne du gouvernement, soit l'idéologie considère que le gouvernement n'a pas cette obligation, et alors l'évaluation de [*N'A PAS AIDÉ*] dépend positivement de l'évaluation de [*LE GOUVERNEMENT*].

Les simulations de ce processus que nous rapportons dans la suite de cet article concernent un énoncé ou un discours tout entier. Au niveau technique, cela signifie que les évaluations des concepts sont mises à jour simultanément à chaque itération du système. Des comportements asynchrones pourraient être envisagés. Il serait aussi possible de considérer des réseaux dont les noeuds et les liens seraient dynamiquement créés. Ce type de réseaux pourrait simuler la dimension temporelle de la réception d'un discours. Cependant, il deviendrait sans doute difficile d'assurer la convergence des systèmes dynamiques. Pour des raisons de simplicité, nous assumerons ici qu'avant de commencer le processus d'interprétation, l'interprète a pris en compte l'ensemble du discours.

Un GSD à n variables est totalement déterminé par un vecteur de conditions initiales, et un système d'équations. Dans la plupart des simulations de réseaux neuronaux, l'unité temporelle n'est pas spécifiée, et correspond simplement à une période abstraite, à un "pas" dans la trajectoire du système. Nous considérons donc un système d'équations discrètes :

$$x_i(t+1) = x_i(t) - a_i(x_i(t) - x_i(t_0)) + \sum_{j \neq i} w_{ij} S(x_j(t) - x_i(t)) \quad i=1, \dots, n. \quad (1)$$

Le terme $-a_i x_i$, implicite dans (1), correspond à l'amortissement passif du système. Le terme $a_i x_i(t_0)$ correspond à un signal d'entrée constant. Pris ensemble, ces deux termes expriment la tendance du système à revenir à son état initial. Le coefficient a_i est l'inertie de l'expression représentée par la variable x_i . Le dernier terme à droite de l'égalité

correspond aux effets d'interaction entre les différentes variables. Ces interactions dépendent de S , une fonction de signal symétrique, monotone, croissante et bornée. Dans les simulations, S est la fonction logistique :

$$S(x) = \frac{2}{1 + e^{-x}} - 1.$$

Pourquoi la fonction de transfert S s'applique-t-elle à une différence d'évaluation, et non, comme dans la plupart des outils connexionnistes, à la valeur d'une seule variable? Tout d'abord, cela correspond à l'idée générale selon laquelle le sens est de nature "différentielle". Rappelons aussi que nous voulons mesurer la cohérence d'un discours avec une idéologie comme étant inversement proportionnelle à la variation d'évaluation des occurrences du discours. Idéalement, un discours qui serait parfaitement cohérent avec une idéologie devrait donc voir les évaluations de ses occurrences prédites par cette idéologie rester stables au cours de la relaxation du système. Son état initial devrait être aussi son état final. À titre d'exemple de cette stabilité, considérons un énoncé très simple, où une action est attribuée à un acteur, et où selon l'idéologie, l'acteur et l'action ont la même évaluation. L'évaluation de l'acteur correspond à l'évaluation de l'action. Nous escomptons que l'une n'affectera pas l'autre, et vice versa. Or c'est ce qui est réalisé lorsque la fonction de transfert s'applique à la différence des évaluations de l'acteur et de l'action.

Notons $\sum_- w_{ij}$ (resp. $\sum_+ w_{ij}$) la somme des poids de valeur négative (resp. positive) affectant la variable x_i . On peut montrer que si l'on impose la contrainte

$$-\sum_- w_{ij} < a_i < 1 - 2\sum_+ w_{ij} \quad i=1, \dots, n. \quad (2)$$

les réseaux définis par (1) convergent vers un état d'équilibre unique dépendant de l'état initial¹⁹. Pour satisfaire cette contrainte, on normalise les connexions inhibitrices et les connexions activatrices autour de chaque noeud, et on ajuste, si besoin est (c.a.d. si le système ne converge pas), les inerties. Des simulations aléatoires montrent qu'il est très improbable de devoir ajuster les inerties afin d'obtenir une convergence.

¹⁹ On peut montrer que (2) entraîne que le rayon spectral de la matrice jacobienne de la fonction d'itération du système (la fonction qui fait passer le système de l'état à l'instant t à l'état à l'instant $t+1$) est strictement inférieur 1. On peut alors adapter aux dynamiques à temps discret les résultats exposés dans (Hirsch 1989, section 8), pour montrer que le système converge vers un équilibre unique.

La contrainte (2) peut aussi se justifier aux niveaux cognitifs et sémantiques. Ainsi que nous l'avons noté plus haut, les GSDs sont des représentations synchroniques de phénomènes diachroniques. Lors des interprétations "réelles" de discours, les transferts évaluatifs sont distribués dans le temps. Leur effet n'est donc jamais aussi important que s'il avaient lieu tous en même temps. En conséquence, il est raisonnable de penser que les effets de transfert possédant la même orientation ne s'additionnent pas de manière linéaire. Par exemple, après un certain nombre de critiques, une critique de plus n'aura sans doute pas le même effet négatif que les premières. On peut donc considérer l'impact sémantique d'un argument comme décroissant avec le nombre des arguments de même orientation. La normalisation locale des poids de même nature reflète cette supposition.

Le but des GSDs est d'obtenir une estimation de la cohérence d'un énoncé ou d'un discours avec une idéologie. Nous nous en tiendrons, dans cet article, à une conception très rudimentaire des idéologies comme ensembles de valeurs associées à des types²⁰.

Définition : une idéologie I_m est constituée d'un ensemble de types T et de deux fonctions d'assignation \mathbf{j} et \mathbf{y} .

- $T \xrightarrow{\mathbf{j}} [-1,1]$. $\mathbf{j}_m(t)$ est l'évaluation prédite par l'idéologie I_m pour le type t .
- $T \xrightarrow{\mathbf{y}} [0,1]$. $\mathbf{y}_m(t)$ est l'inertie associée par l'idéologie I_m au type t .

A l'intérieur d'une idéologie, tous les types ne sauraient avoir le même statut. Considérons le type "faire". Il serait illusoire de prétendre stabiliser les évaluations des occurrences de ce type, tant elles varient selon les contextes (par exemple "faire une erreur", "faire une bonne action"). On assignera donc à ce type une évaluation par défaut relativement neutre (proche de 0) et une inertie faible, de manière à ce que les occurrences s'adaptent de manière flexible aux différents contextes. Par contre, les valeurs importantes pour une idéologie (par ex. "le marché" ou "la concurrence" pour l'idéologie libérale) sont d'autant mieux stabilisées que leur inertie est grande.

Il est clair que tout diagnostic quant à la cohérence d'un discours avec une idéologie doit se fonder sur l'observation des occurrences dont le type est fortement stabilisé par l'idéologie en question. Cependant, dans la

²⁰ Il faudrait, au minimum, parler de l'évaluation d'un type dans un rôle donné à l'intérieur d'un contexte prédicatif.

mesure où le sociologue peut avoir une perspective particulière à vérifier, il doit pouvoir focaliser son attention sur les occurrences qui lui paraissent significatives. Notons qu'en général, la façon dont une idéologie se perçoit elle-même peut différer de la façon dont le sociologue la perçoit. La cohérence idéologique d'un énoncé dépend donc du crible auquel le sociologue décide de passer les occurrences de l'énoncé.

Définition : une *interprétation sociologique* de l'idéologie I_m est une fonction Γ_m

$$\bullet T \xrightarrow{\Gamma_m} \mathbb{R}^+.$$

Cette fonction associe un poids à chaque type, poids qui indique quelle importance le sociologue attache à chaque type dans l'élaboration de son diagnostic de cohérence. Ces poids n'ont qu'une valeur relative.

Soit un discours d , qui sous une hypothèse idéologique I est associé au système dynamique $D=(X, X(0), W)$. Le vecteur de conditions initiales $X(0)$ est celui prédit par la fonction d'assignation \mathbf{j} , et les inerties sont celles prédites par la fonction \mathbf{y} . Soit, si t est la fonction de typage,

$$x_i(0) = \mathbf{j}(t(x_i)), \text{ et } a_i = \mathbf{y}(t(x_i)) \quad i = 1, \dots, n.$$

L'incompatibilité du discours d avec l'idéologie I doit être une fonction croissante de la variation d'évaluation des variables correspondant aux types significatifs. La plus simple fonction à laquelle nous puissions penser est bien sûr

$$g(d) = \sum_i \Gamma(t(x_i)) |x_i(\infty) - x_i(0)|.$$

La cohérence de d avec I doit donc être une fonction décroissante de $g(d)$. Remarquons d'abord que la variation de chaque variable est bornée.²¹

$$|x_i(\infty) - x_i(0)| \leq \frac{1}{a_i} \sum_{j \neq i} |w_{ij}|, \quad i = 1, \dots, n.$$

Nous en déduisons que

$$0 \leq g(d) \leq \sum_i \Gamma(t(x_i)) \frac{1}{a_i} \sum_{j \neq i} |w_{ij}|.$$

Appelons m la borne sup. de $g(d)$. Nous cherchons une transformation F telle que

- $F(g(d))$ soit normalisée (prenne des valeurs entre -1 et 1).

²¹ Considérer (1), remarquer qu'à l'équilibre $x_i(t) = x_i(t+1)$, et que $|S| < 1$.

- $F(g(d))$ ne soit pas sensible aux modifications scalaires de Γ . (les pondérations n'aient qu'une valeur relative).
- $F'(g(d)) \leq 0$, car la cohérence doit être une fonction décroissante de la variation d'évaluation.
- $F''(g(d)) \geq 0$, car on constate en pratique qu'une transformation linéaire sous-estime la cohérence.

Nous proposons la transformation polynomiale

$$F(x) = \frac{\mathbf{b}m + 4}{m^3} x^3 - \frac{2\mathbf{b}m + 6}{m^2} x^2 + \mathbf{b}x + 1,$$

qui vérifie les trois conditions sur $[0, m]$ dès lors que l'on impose $0 \leq \mathbf{b} \leq -6/m$.

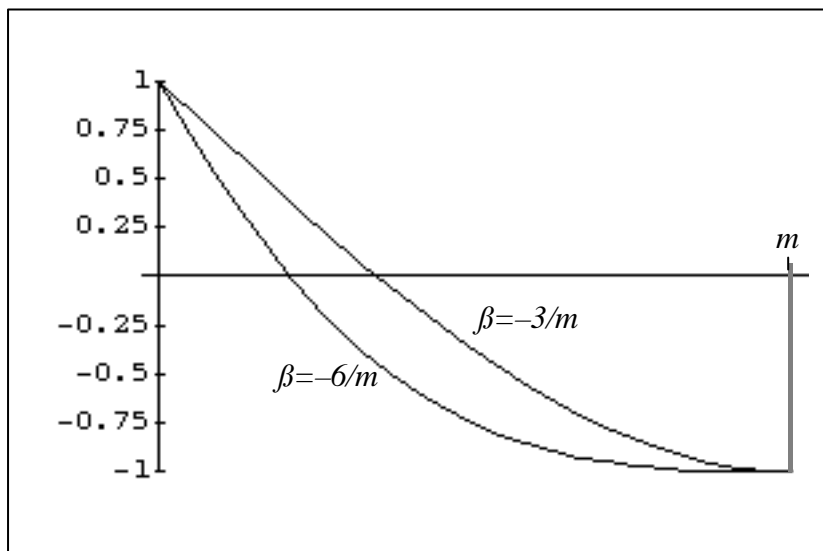


Figure 2. Graphes de la transformation F pour deux valeurs de \mathbf{b}

Ainsi que le montre la figure précédente, on peut ajuster F selon les besoins en modifiant la valeur du paramètre \mathbf{b} , qui est la dérivée à l'origine.

On constate en pratique que l'ampleur des variations d'évaluation dépend beaucoup des inerties. La transformation F a tendance à affranchir les estimations de cohérence de cet effet. Faire baisser l'inertie d'une occurrence significative accroît sa variation, mais ne fait pas nécessairement diminuer la cohérence de l'énoncé. Dans la mesure, cependant, où il existe des effets en retour, modifier une inertie n'est pas sans conséquence sur la cohérence.

L'intérêt majeur de posséder une estimation de cohérence normalisée est d'ouvrir la voie à un traitement des graphes enchâssés. Nous avons noté que la cohérence idéologique d'un discours est une forme d'évaluation. Il faut donc que cohérences et évaluations prennent leurs valeurs dans le même intervalle. C'est ce qu'assure la transformation F . Lorsqu'un GSD contient un GSD enchâssé, on commence par estimer la cohérence du graphe enchâssé. On estime ensuite la cohérence du graphe enchâssant, en traitant le graphe enchâssé comme une simple occurrence, dont l'évaluation initiale est la cohérence que l'on vient juste d'estimer. On applique cette procédure récursivement dans le cas où il existe plusieurs niveaux successifs d'enchâssement.

VI. NATURE ET SIGNIFICATION DES LIENS

Dans la mesure où nous ne pouvons motiver les GSD par leur comportement global (au sens, par exemple, où leur relaxation ferait décroître une fonction de Lyapounov que l'on pourrait, en outre, interpréter), nous devons les justifier au niveau des équations locales. Le plus simple est de prêter attention aux relations binaires. Il existe fondamentalement deux types d'effets d'une variable sur une autre : l'attraction et la répulsion. Lorsque $w_{ij} \geq 0$, x_j tend à attirer x_i . Lorsque $w_{ij} \leq 0$, x_j tend à repousser x_i . Ces deux effets, lorsqu'ils sont composés donnent naissance à trois types d'interaction binaire : attraction réciproque, répulsion réciproque, attraction-répulsion.

VI.1. L'attraction réciproque

C'est en quelque sorte le type d'interaction par défaut. En l'absence de standards concernant les acteurs ou les actions, les relations (AGENT), (DÉCLARANT), (RECOMMANDANT) et (CROYANCE) reçoivent des pondérations de ce type. Lorsque l'évaluation d'une action dépend positivement de l'évaluation de son objet, les relations (OBJET), (PATIENT), (AFFECTE) mettent en oeuvre une attraction réciproque. La plupart des relations exprimant la nature des compléments circonstanciels d'une action (BUT), (RAISON), (RÉSULTAT), (BÉNÉFICIAIRE) ainsi que les relations logiques (IMPLIQUE) et causales (CAUSE) appartiennent aussi à ce type.

VI.2. La répulsion réciproque

Elle concerne les relations (OBJET), (PATIENT), (AFFECTE) lorsque l'évaluation de l'action dépend négativement de l'évaluation de son objet (cf., dans notre exemple, le lien [SOUFFRENT]-(PTNT)->[LES PAUVRES]). Elle est souvent adaptée pour les liens niés (cf., [LE GOUVERNEMENT]<-(-AGNT)- [ONT PRIS SOIN]) ou qui sont sous la portée d'une négation (cf., [N'A PAS AIDÉ]-(PTNT)->[CEUX QUI]). La répulsion réciproque crée une instabilité autour des paires ayant à-peu-près la même évaluation. Sa dynamique a tendance à s'auto-renforcer. Elle a donc un impact plus fort sur les variations d'évaluation que l'attraction réciproque, dont la dynamique tend à s'atténuer. Pour compenser cette disproportion, les pondérations des liens de répulsion réciproque sont inférieures en valeur absolue à ce qu'elles seraient dans les liens d'attraction réciproque. Dans notre exemple, nous divisons par deux les pondérations des liens de répulsion par rapport à ce qu'ils seraient dans les liens d'attraction (0.6 par exemple, devient -0.3).

VI.3. L'attraction-répulsion

Elle produit une translation dans le même sens des deux évaluations qu'elle relie. A l'intérieur de cette catégorie d'interactions on peut distinguer deux dynamiques.

a) L'écart entre les deux évaluations décroît au cours de leur translation. L'une tend à rattraper l'autre. C'est le cas lorsque la répulsion est moins forte que l'attraction, c'est-à-dire lorsque la valeur absolue de la pondération négative est inférieure à la pondération positive. Ce type de dynamique permet de simuler la comparaison avec un standard. Considérons par exemple la fidélité conjugale que l'on attend d'un homme public. Lorsque une incartade à cette règle est rapportée, une action mal évaluée (l'adultère par exemple) est attribuée à l'acteur. Cette action sera d'autant plus mal interprétée qu'elle déroge au standard de la fidélité associé à la fonction de l'acteur. Ainsi, l'évaluation de l'acteur (plus précisément, celle de son type) exerce une répulsion sur l'évaluation de son action. En sens inverse, l'image de l'acteur pâtit de cette mauvaise action. L'évaluation de l'acteur se met à différer de l'évaluation de son type sous "l'attraction" exercée par l'évaluation de son acte. Dans la figure 1, les liens [LE GOUVERNEMENT]<-(AGNT)-[N'A PAS AIDÉ] et [LE PREMIER MINISTRE]-(ATTR)->[ÉGOISME] expriment une interprétation fondée sur la comparaison avec un standard. Les liens [N'A PAS AIDÉ]-(PTNT)->[CEUX QUI], [LE GOUVERNEMENT]<-(¬AGNT)-[ONT PRIS SOIN] et [LE PREMIER MINISTRE]<-(AGNT)-[S'IL FAISAIT SON DEVOIR] sont des liens d'attraction-répulsion que la négation, la portée d'une négation ou la modalité "irréel" ont "transformés" en liens de répulsion réciproque.

Une des applications les plus intéressantes des liens d'attraction-répulsion de type (a) est la simulation du comportement de certains connecteurs. Considérons par exemple le connecteur "mais". Les linguistes s'accordent pour dire que la plupart des emplois de "p mais q" présupposent que la proposition p peut servir d'argument en faveur d'une conclusion r, et que q annule r (Ducrot 80). Nous préférons dire que "p mais q" présuppose qu'un standard s est associé à p, et que q déroge à s. Nous venons d'indiquer que la comparaison avec un standard pouvait être simulée par un lien d'attraction-répulsion. Le comportement sémantique courant du connecteur "mais" peut donc être représenté par ce type de lien.

b) L'écart entre les deux évaluations croît au cours de leur translation. Celle qui "suit" l'autre ne parvient pas à la "rattraper", parce que l'effet de répulsion est plus fort que l'effet d'attraction. Cette dynamique est utile pour simuler le comportement sémantique de certains connecteurs. Il est

d'usage d'opposer les connecteurs *mais* et *pourtant* en disant que *mais* tend à résoudre la contradiction qu'il contribue à mettre en valeur, alors que *pourtant* tend à insister sur la contradiction (signale une exception). Ce dernier effet est aisément simulable avec des dynamiques d'attraction-répulsion de type (b). Ces dynamiques peuvent aussi servir à représenter le comportement de certains adverbes. Ainsi, parmi les adverbes qui expriment l'intensité, la fréquence, l'intentionnalité, certains sont des "atténuateurs d'évaluation", et d'autres des "renforceurs d'évaluation". Ces derniers sont des catalyseurs qui amplifient toute variation (en bien ou en mal) par rapport à la neutralité évaluative. Dans notre exemple, l'adverbe "systématiquement" et la construction interrogative "quand donc" sont des renforceurs. Leur évaluation est stabilisée autour de zéro par un lien d'attraction faible ou nul, et ils exercent leur effet de renforcement grâce à un lien de répulsion. Notons que les adverbes atténuateurs sont aisément simulables en remplaçant le lien de répulsion par un lien d'attraction.

VII. UN EXEMPLE DE SIMULATION

Imaginons un modèle très simplifié du discours public où n'existent que deux idéologies. La première, anti-étatiste, soutient le Premier ministre et son gouvernement ultra-libéraux. La seconde, qui milite pour l'intervention sociale de l'État, est opposée à l'action du gouvernement et à la personne du Premier ministre. Afin de pouvoir présenter les résultats de manière plus condensée, nous assumerons que ces deux hypothèses idéologiques diffèrent seulement quant aux évaluations par défaut de [L'ÉTAT], [LE GOUVERNEMENT] et [LE PREMIER MINISTRE]. Dans ces conditions, la cohérence du graphe enchâssé est la même dans les deux hypothèses idéologiques.

| | coef. soc. | inertie | valeur initiale | valeur finale |
|-------------------------|------------|---------|-------------------|---------------|
| [LA FRANCE] | 1.0 | 1.0 | 0.8 | 0.7596 |
| [MÉRITAIT] | 0.0 | 0.2 | 0.3 | 0.6246 |
| [UNE POLITIQUE SOCIALE] | 1.0 | 1.0 | 0.7 | 0.7230 |
| [GÉNÉREUSE] | 0.0 | 1.0 | 0.9 | 0.8769 |
| | | | Cohérence = 0.770 | |

On estime alors la cohérence du discours tout entier, en traitant le graphe enchâssé comme une occurrence dont l'évaluation initiale est la cohérence que nous venons de calculer. Dans la mesure où "Premier ministre" et "gouvernement" ne sont pas des valeurs proprement dites, les deux idéologies leur confèrent une inertie seulement moyenne. Par contre, comme "l'État" est un concept au sens plein, son évaluation est stabilisée dans les deux idéologies par une inertie maximum. Nous assumons en outre que le sociologue considère qu'il a affaire à un

discours à courte vue, dont le but est de se positionner par rapport au Premier ministre et au gouvernement. Il affecte donc un coefficient de significativité plus faible à [L'ÉTAT] qu'à [LE PREMIER MINISTRE] et [LE GOUVERNEMENT].

| | [PREMIER MINISTRE] inert. = 0.5, c. soc. = 1 | | [GOUVERNEMENT] inert. = 0.5, c. soc. = 1 | | [L'ÉTAT] inert. = 1, c. soc. = 0.5 | | |
|----------------|---|-----------|---|-----------|---------------------------------------|-----------|-----------|
| | v. initiale | v. finale | v. initiale | v. finale | v. initiale | v. finale | Cohérence |
| I ₁ | 0.8000 | -0.1402 | 0.8000 | -0.0936 | -0.5 | -0.2615 | -0.289 |
| I ₂ | -0.8 | -1.0232 | -0.8 | -1.1943 | 0.5 | 0.4571 | 0.481 |

Les simulations donnent des résultats conformes à l'intuition. Le texte est beaucoup plus cohérent avec la seconde idéologie qu'avec la première.

| | | | I ₁ | I ₂ |
|-----------------------------------|---------|------------|----------------|----------------|
| | inertie | v.initiale | v.finale | v.finale |
| [GRAPHE ENCHASSÉ] | 1.0 | 0.77 | 0.3385 | 0.2129 |
| [N'A PAS AIDÉ] | 0.8 | -0.3 | -1.2764 | -1.0731 |
| [ONT BESOIN] | 0.2 | 0.3 | 0.6052 | 0.5969 |
| [S'IL FAISAIT SON DEVOIR] | 0.8 | 0.8 | 0.9535 | 1.0109 |
| [MOINS] | 0.4 | 0.0 | 1.0306 | 1.0608 |
| [LES PAUVRES] | 0.8 | 0.7 | 0.9663 | 0.9660 |
| [SOUFFRENT] | 1.0 | -0.6 | -0.8083 | -0.8060 |
| [ÉGOISME] | 1.0 | -0.8 | -1.0222 | -0.9049 |
| [QUAND DONC?] | 1.0 | 0.0 | 0.0000 | 0.0000 |
| [LES ASSOCIATIONS CARITATIVES] | 0.8 | 0.8 | 0.8057 | 0.8243 |
| [LES SANS DOMICILES] | 1.0 | 0.7 | 0.7157 | 0.7246 |
| [ONT PRIS SOIN] | 0.4 | 0.5 | 0.8208 | 0.8890 |
| [SYSTÉMATIQUEMENT] | 1.0 | 0.0 | 0.0000 | 0.0000 |
| [NE PEUT PAS RÉSOUDRE] | 0.4 | -0.4 | -0.1179 | -0.0343 |
| [POSSÈDE] | 0.4 | 0.4 | 0.2416 | 0.4225 |
| [DES MOYENS] | 0.4 | 0.4 | 0.2490 | 0.2865 |
| [EFFICACES] | 1.0 | 0.0 | 0.0710 | 0.0817 |
| [DOIT INTERVENIR] | 1.0 | 0.7 | 0.5810 | 0.7170 |
| [ABANDONNERA] | 0.6 | 0.0 | 0.6996 | 0.4311 |
| [TOUS LES PROBLÈMES SOCIAUX] | 0.8 | -0.2 | -0.1870 | -0.1739 |
| [DE SOUTIEN] | 1.0 | 0.7 | 0.6729 | 0.6705 |
| [CEUX QUI] | 0.2 | 0.0 | 0.8335 | 0.7979 |

On constate dans la table précédente que le système est capable de donner des évaluations correctes à des occurrences non typées telles que [CEUX QUI], qui commence pourtant avec une évaluation neutre. On s'aperçoit aussi en observant la trajectoire de [NE PEUT RÉSOUDRE] et [GRAPHE ENCHASSÉ], que le connecteur "mais" joue parfaitement son rôle, à savoir, faire de la critique "ne pas pouvoir résoudre tous les problèmes

sociaux” une critique feinte, et reconsidérer la déclaration du Premier ministre comme un mensonge. Enfin, bien qu’il ne nous soit pas possible de développer ici ce point, signalons que les GSDs traitent correctement, et sur la base de règles explicites, les effets des quantificateurs “tous”, “aucun”, et du quantificateur implicite “les” lorsqu’ils se trouvent sous la portée d’une négation.

CONCLUSION

Le but de cet article était de montrer que les effets sémantiques de nature évaluative avaient leur propre logique et pouvaient susciter des dynamiques interprétatives autonomes, sortes de raccourcis interprétatifs grâce auxquels l'acteur social positionne les messages qu'il reçoit par rapport à des discours pré-constitués. Nous avons insisté sur la variété des effets sémantiques concernés. Nous tenions surtout à différencier les raisonnements "fondés sur un standard spécifique" des raisonnements "libres de présuppositions".

Nous n'avons cependant pas indiqué comment on pourrait décider *a priori* quel type de raisonnement est adéquat sur un sujet donné. Il faudrait, pour ce faire, posséder une théorie qui permette, sous une hypothèse idéologique, d'affecter automatiquement des valeurs aux poids de connexion. L'idéal serait bien entendu de disposer d'un processus d'apprentissage. Mais cet objectif, aujourd'hui encore lointain, ne doit pas nous dispenser d'essayer de dégager les règles régissant l'impact conjugué des quantificateurs, des opérateurs logiques et des modalités sur les valeurs des poids. C'est sur cet aspect, ainsi que sur la reconnaissance des formes idéologiques décelées par la théorie sociologique, que portent nos recherches en cours.

Jean-Pierre MALRIEU
 Institut Universitaire Européen
 San Domenico di Fiesole, Florence, Italie

Bibliographie

- Andrews E. (1990) *Markedness Theory*. Durham, Duke University Press.
- Bakhtine M. (1977) *Le marxisme et la philosophie du langage* (tr. du russe 1929). Paris, Minuit.
- Bakhtine M. (1984) *Esthétique de la création verbale*, Paris, Minuit.
- Beauvois J. L. & Deschamp J. C. (1990) Vers la cognition sociale. R. Ghiglione, C. Bonet & J. F. Richard (éds.) (1990). *Traité de psychologie cognitive*, Tome 3. Paris, Dunod.
- Beauvois J. L. (1976) Problématique des conduites sociales d'évaluation. *Connexions*, 19, 7-30.
- Boltansky L. & Thévenot L. (1991) *De la Justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

- Bourdieu P. (1982) *Ce que parler veut dire ; l'économie des échanges linguistiques*. Paris, Fayard.
- Carel M. (1995) Trop : argumentation interne, argumentation externe et positivité, in JC. Anscombe (éd.) *Théorie des Topoi*, Paris, Kimé.
- Doise W. (1990) Les représentations sociales. In R. Ghiglione, C. Bonet & J. F. Richard (éds.) (1990). *Traité de psychologie cognitive*, Tome 3. Paris, Dunod.
- Ducrot O. (1980) *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- Eagleton T. (1980) Text, ideology, realism. In E. W. Said (éd.) *Literature and Society*. Baltimore, John Hopkins University Press.
- Habermas J. (1984) *Theory of Communicative Action*, Boston, Beacon P.
- Hirsch M. (1989) Convergent activation dynamics in continuous time networks, *Neural Networks*, vol. 2, p. 331-349.
- Kintsch W. (1991) The role of Knowledge in discourse comprehension, a construction-integration model, in Denhiere G. & Rossi, JP. (éds), *Text and Text Processing*, Amsterdam: North Holland, 107-153.
- Malrieu JP. (1994) Coloured Semantic Networks for Content Analysis. *Quality and Quantity*, 28 : 55-81.
- Man W. C. & Thompson S. A. (1987) *Rhetorical structure theory: a theory of text organization*. USC/Information Science Institute Technical Report RS-87-190, Marina Del Rey, CA.
- Moscovici P. (1986) L'ère des représentations sociales. In W. Doise & A. Palmonari (éds.) *L'étude des représentations sociales*. Neuchatel, Delachaux & Niestlé.
- Ortony A., Clore L.G. & Collins A. (1988) *The Cognitive Structure of Emotions*, Cambridge UP.
- Perriaux S. & Varro G. (1991) *Les sens d'une catégorisation : "les O.S. Immigrés"*. *Langage et Société*, 58 : 5-36.
- Plantin C. (1990) *Essais sur l'argumentation*. Paris, Kimé.
- Pollard C. & Sag I. (1994) *Head Driven Phrase Structure Grammar*, CSLI Series, University of Chicago Press.
- Raccah P.Y. (1993) Argumentation and language system: presentation and discussion of a few foundational hypotheses. *Proceedings of the second European Conference on System Sciences, Prague, Octobre 1993*.
- Rastier F. (1987) *Sémantique Interpretative*. Paris, PUF.
- Rastier F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*. Paris, PUF.
- Rastier F., Cavazza M. & Abeillé A. (1994) *Sémantique pour l'analyse*. Paris, Masson.
- Rumelhart D.E. & McClelland J.L. (1986) *Parallel Distributed Processing. Explorations in the microstructures of cognition*. Cambridge, MIT Press.
- Sherif C. W. (1973) Social distance as categorization of intergroup interaction. *Journal of Personality and Social Psychology*. 25, 327-334.

- Shills R. (1967) The concept and function of ideology, *International encyclopaedia of the Social Sciences*, vol. 7, p. 66-76.
- Sowa J. F. (1984) *Conceptual Structures. Information Processing in Mind and Machine*, Reading (MA), Addison Wesley.
- Sowa J. F. (ed) (1991) *Principles of Semantic Networks, explorations in the representation of knowledge*, San Mateo (CA): Morgan Kaufmann Publishers.
- Victorri B. & Fuchs C. (1992) Construction de l'espace sémantique associé à un marqueur grammatical polysémique, *Linguistica Investigationes*, 16:1.
- Waltz D. & Pollack J. (1985) Massively Parallel Parsing: a strongly interactive model of natural language interpretation. *Cognitive Science*, 9(1): 57-69.
- Wilensky R. (1991) Sentences, Situations and Propositions, in Sowa J.F. (éd.), *Principles of Semantic Networks*, 191-227.